

De mémoire d'hypertexte

Dominique Ducard

Résumé

Les historiens de la culture s'interrogent depuis quelque temps sur le devenir des textes et l'avenir du livre à l'ère électronique. Attentifs aux nouvelles possibilités de présentation et d'investigation des documents, ils envisagent diversement les changements que la technologie informatique amène dans les modes de transmission des savoirs, les activités intellectuelles et l'exercice de la connaissance dans leur rapport à la mémoire. Ce bouleversement, considéré par certains comme une véritable révolution annonciatrice d'une autre culture de l'écrit et génératrice de pratiques de lecture et d'écriture inédites, peut susciter inquiétude ou enthousiasme. L'auteur s'appuie sur quelques-uns de ces points de vue d'historiens pour essayer de mesurer la nouveauté en question¹. De citations en commentaires, il reprend certaines interrogations sur l'évolution technologique et l'innovation qu'elle entraîne, en réaffirmant à cette occasion le principe général de «l'impossibilité de l'innovation radicale», selon l'expression de René Thom.

Citer ce document / Cite this document :

Ducard Dominique. De mémoire d'hypertexte. In: Communication et langages, n°131, 1er trimestre 2002. Dossier : Nouveaux théâtres de la mémoire. pp. 81-91.

doi : 10.3406/colan.2002.3127

http://www.persee.fr/doc/colan_0336-1500_2002_num_131_1_3127

Document généré le 15/10/2015

De mémoire d'hypertexte

Dominique Ducard

Les historiens de la culture s'interrogent depuis quelque temps sur le devenir des textes et l'avenir du livre à l'ère électronique. Attentifs aux nouvelles possibilités de présentation et d'investigation des documents, ils envisagent diversement les changements que la technologie informatique amène dans les modes de transmission des savoirs, les activités intellectuelles et l'exercice de la connaissance dans leur rapport à la mémoire. Ce bouleversement, considéré par certains comme une véritable révolution annonciatrice d'une autre

culture de l'écrit et génératrice de pratiques de lecture et d'écriture inédites, peut susciter inquiétude ou enthousiasme. L'auteur s'appuie sur quelques-uns de ces points de vue d'historiens pour essayer de mesurer la nouveauté en question¹. De citations en commentaires, il reprend certaines interrogations sur l'évolution technologique et l'innovation qu'elle entraîne, en réaffirmant à cette occasion le principe général de « l'impossibilité de l'innovation radicale », selon l'expression de René Thom.²

PERDRE LE SENS

Partons du désarroi d'Ivan Illich qui, au terme d'une étude à la fois formelle, historique et sociologique de la culture de l'écrit au XII^e siècle, imagine le devenir du texte sous la figure d'un objet fantomatique s'échappant de ce qui lui donne corps et force spirituelle ou plus précisément sous la figure d'un texte mobile, se déplaçant de livre en livre, d'un port d'attache à un autre. La navigation n'est pas encore alors imaginée comme un périple aventureux où le lecteur internaute court à sa perte.

1. Dans le cadre de cet article, l'auteur limite son investigation au texte écrit et à la pratique de lecture d'étude et de recherche, c'est-à-dire à la lecture exploratoire de documents, variable dans ses modalités, à des fins d'information et de connaissance, souvent menée en relation étroite avec des travaux d'écriture (annotation, commentaire, reprise et transformation).

2. Thom R., « Sur le problème de l'innovation », *Encyclopaedia Universalis, Symposium, Les enjeux*, t. I, 1990, p. 353-355.

«[...] Une sorte de vaisseau, dit Illich à propos du texte, qui transporte les signes à travers l'espace séparant la copie de l'original ; il jette l'ancre ici ou là. Pourtant, en dépit de cette dissociation du texte et de la page, le port du texte demeure le livre. Le livre, à son tour, est métaphoriquement le port où le texte décharge son sens et révèle ses trésors³. »

Rappelant son appartenance à la communauté des lecteurs dont le « foyer » est ce qu'il nomme le « texte livresque », Illich voit avec appréhension l'arrivée de la technique informatique, perçue comme un engin destructeur de la maison commune.

« Un bulldozer se cache dans tout ordinateur, qui promet d'ouvrir des voies nouvelles aux données, substitutions, transformations, ainsi qu'à leur impression instantanée. Un nouveau genre de texte forme la mentalité de mes étudiants, un imprimé sans point d'ancrage, qui ne peut prétendre être ni une métaphore ni un original de la main de l'auteur. Comme les signaux d'un vaisseau fantôme, les chaînes numériques forment sur l'écran des caractères arbitraires, fantômes, qui apparaissent puis s'évanouissent. De moins en moins de gens viennent au livre comme au port du sens. Bien sûr, il en conduit encore certains à l'émerveillement et à la joie, ou bien au trouble ou à la tristesse, mais pour d'autres, plus nombreux je le crains, sa légitimité n'est guère plus que celle d'une métaphore pointant vers l'information⁴. »

La vision inquiète d'Illich ne prend en considération que le phénomène de numérisation du texte et la multiplicité de ses transformations matérielles. Je retiendrai de son étude des mutations de l'écrit au XII^e siècle l'idée d'une dématérialisation du texte, ou plutôt, car le terme est trompeur, l'émergence d'une nouvelle forme d'abstraction de l'écrit en tant que forme d'intellection distincte de son empreinte physique⁵. Avant donc l'imprimerie, un ensemble de techniques de mise en forme du texte a

3. Ivan Illich, *Du lisible au visible : la naissance du texte*, Paris, Éditions du Cerf, 1991, p. 140.

4. *Ibid.*, p. 141.

5. On pourra aussi se reporter sur ce point à l'article de Hamesse J., « Le modèle scolastique de la lecture » dans l'ouvrage collectif dirigé par Cavallo G. et Chartier R., *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, Paris, Le Seuil, 1997, p. 125-145.

affranchi un peu plus celui-ci, radicalement selon Illich, de sa surface d'inscription. Avec une autre configuration des signes et une autre disposition graphique, « la page, dit Illich, se transforma de partition en texte ». La modification de l'architecture physique du texte afin de construire une figure visuelle de sa structuration logique (division, numérotation et autres balises), l'utilisation d'index, de résumés introductifs, de tables de concordances des termes et de tables analytiques alphabétiques, l'usage du catalogage pour une consultation plus aisée des ouvrages, la création d'un espace parallèle pour la glose, toutes ces techniques instaurent une culture du livre comme instrument de travail intellectuel et crée un objet de savoir qu'Illich nomme donc le « texte livresque ». L'imprimé ne viendra, un peu plus tard, qu'amplifier un mouvement déjà existant, tout en gardant la trace, à ses débuts, du modèle manuscrit et en autorisant l'intervention manuelle de l'enlumineur, du correcteur ou du commentateur. De plus la forme du livre composé de feuillets pliés et réunis en cahiers a déjà une longue existence. Comme le rappelle Roger Chartier, « c'est douze ou treize siècles avant la nouvelle technique que le livre occidental trouve la forme qui demeurera la sienne dans la culture de l'imprimé⁶ ».

Ainsi l'invention technologique n'a pas inauguré l'innovation culturelle. La numérisation des textes peut être considérée comme l'ultime avatar de la décontextualisation et de la « dématérialisation » du texte, au sens où nous l'avons indiqué. De même, la pratique de l'hypertexte n'est pas une invention informatique mais les nouveaux modes de présentation et de communication des documents et le caractère désormais illimité, en théorie, de leur mise en réseau suscitent des interrogations sur les enjeux intellectuels de cette nouvelle « machine à lire » (Valéry).

TROUS DE MÉMOIRE

En mode lecture seul, la consultation et la recherche sur des hypertextes se traduit le plus souvent par une rapide désorientation et une suite d'interruptions selon les liens invoqués, qui

6. Chartier R., « Du codex à l'écran : les trajectoires de l'écrit », *Solaris*, revue diffusée électroniquement : www.unicaen.fr/bnum/jelec/solaris, p. 2

reposent encore essentiellement sur le principe des renvois hérité de l'encyclopédie ou du dictionnaire. Ces deux genres restent en effet les modèles textuels de référence qui déterminent le mode de lecture documentaire des hypertextes. Une nouvelle forme d'écriture est certainement à découvrir, peut-être par analogie avec l'entreprise de Jacques Roubaud pour le récit en prose⁷. Il s'agirait de trouver l'équivalent didactique d'une narration par « branches », avec « incises » et « bifurcations », au gré du processus de la mémoire, qui ne serait pas alors celui des souvenirs, avec son cortège d'explications rétrospectives, mais celui d'une mémoire de l'apprentissage et de l'organisation des savoirs. En attendant, l'avenir de la recherche documentaire réside, pour une part, dans des outils d'indexation et de recherche plus sophistiqués.

La discontinuité de la lecture et la disparition du texte derrière une enfilade de sortes de cadrans perforés par les liens hypertexte produisent un effet de perte permanent. Nous pouvons bien sûr imaginer un lecteur assidu d'un site thématique ou d'un cédérom encyclopédique qui développerait un « art de mémoire », utilisant les éléments figuratifs et la cartographie du scénario comme des index des contenus à retenir, des *loci* pour y placer des *imagines agentes* selon l'ancienne mnémotechnique⁸. Il se construirait ainsi une carte mentale localisant les différents constituants de la connaissance à retenir, restituables par la seule représentation des parcours suivis. Encore faudrait-il, conformément à l'activité requise par ce type de procédé mnémotechnique, qu'il choisisse un certain ordre ou qu'il sélectionne certains chemins. En effet, rappelons que selon le poète grec Simonide de Céos (556-468 av. J.-C.), à qui l'on attribue la découverte de la méthode des lieux, il s'agit d'assigner des images mentales aux objets à mettre en

7. Jacques Roubaud s'est attelé à la tâche de rédaction d'un récit en plusieurs parties nommées « branches » et dont le titre général est *Le Grand Incendie de Londres*. La première partie a été publiée en 1989 avec, sous le titre général, le titre *La Destruction*, la seconde en 1993 sous le titre *La Boucle*, la troisième en 1997 sous le titre *Mathématique* et la quatrième en 2000 sous le titre *Poésie* aux Éditions du Seuil.

8. Outre *L'Art de la mémoire* de F. A. Yates, Gallimard, 1975, on peut se reporter à l'article de Lina Bolzoni, « Le jeu des images. L'art de la mémoire des origines au XVII^e siècle », *La Fabrique de la pensée. La découverte du cerveau, de l'art de la mémoire aux neurosciences*, Milan, Electa, 1990, p. 16-26.

mémoire en les situant sur un itinéraire ou dans un espace familiers. Selon le récit fondateur, le poète montra la puissance de son art lors d'un banquet où il avait été invité pour célébrer le maître de maison. Tous les convives ayant été ensevelis, alors que lui-même s'était absenté, sous le toit de la salle qui s'était écroulé, il aurait réussi à identifier les corps méconnaissables en recourant à sa technique de mémorisation des lieux : il avait localisé la place de chacun en prenant une « photographie » mentale du banquet selon la disposition spatiale. Rêvons en passant à ce qu'aurait donné une expérimentation du psychologue A. R. Luria connectant son célèbre patient à la mémoire prodigieuse⁹, qui appliquait une méthode similaire, au réseau des réseaux. Quant au lecteur ordinaire, ce n'est pas l'hypermnésie qui le guette en cours de navigation mais plutôt une amnésie lacunaire progressive. Rétrospectivement, ne peut-on pas d'ailleurs retrouver dans les anciennes méthodes mnémotechniques, avec la mise en scène des idées et des textes sur un support iconique représentant le tableau imaginaire de la mémoire, une anticipation ou une préfiguration de nos écrans électroniques ? C'est ce qu'avance B. Schefer dans son avant-propos à la traduction française du célèbre projet de Giulio Camillo présenté dans *L'idea del teatro*¹⁰, qui visait à édifier un système de représentation spectaculaire de la connaissance du monde suivant le principe des arts de mémoire : mettre la pensée en images, classées et indexées, pour la transformer en une architectonique de la mémoire soumise à une grammaire du visuel. Le dispositif scénographique devenait alors un véritable théâtre encyclopédique virtuel. « Le théâtre de la mémoire s'est érigé, dit ainsi B. Schefer, sur de nouvelles bases qui constituent aujourd'hui le fondement de la pratique et du vocabulaire de la nouvelle rhétorique visuelle encyclopédique : sites, icônes, fenêtres, portails, liens et hypertextes¹¹. »

9. Voir Luria A. R., *The Mind of a Mnemonist*, Middelsex, England, Penguin Books, 1975.

10. Schefer B., « Les lieux de la mémoire », prés. de Giulio Camillo (vers 1480-1544), *Le Théâtre de la mémoire*, Paris, Allia, 2001.

11. *Ibid.*, p. 8.

Pour en revenir au lecteur-spectateur, doit-on penser, comme semble le croire Roger Chartier, que la « révolution du texte électronique » annonce une « révolution de la lecture » ?

« Lire sur un écran, déclare l'historien, n'est pas lire dans un codex. Si elle ouvre des possibilités neuves et immenses, la représentation électronique des textes modifie totalement leur condition : à la matérialité du livre, elle substitue l'immatérialité de textes sans lieu propre ; aux relations de contiguïté établies dans l'objet imprimé, elle oppose la libre composition de fragments indéfiniment manipulables ; à la saisie immédiate de la totalité de l'œuvre, rendue visible par l'objet qui la contient, elle fait succéder la navigation au très long cours dans des archipels textuels sans rives ni bornes¹². »

À l'espace clos du livre s'oppose une vaste étendue d'exploration. La lecture devient alors essentiellement une lecture de découverte ou de reconnaissance, avec un lecteur encore tributaire des habitudes, des catégories de pensée et du langage du patrimoine livresque. Nous sommes aujourd'hui dans ce qui s'appelle, en thermodynamique, une *transition de phase*¹³, avec des écrans qui présentent de véritables *interfaces* entre la page du livre et le cadre animé qui découpe un fragment du lisible.

FANTÔMES ET REVENANTS

Un changement plus profond se dessine avec la conjonction de l'accessibilité des documents, toujours plus grande, et de la possibilité de les reprendre, de les manipuler pour créer de nouveaux ensembles. Là encore, rappelons que la production textuelle par transformation est étroitement liée à l'histoire du livre comme objet de connaissance. La compilation, l'imitation, l'emprunt, la citation, le résumé, la paraphrase sont des activités discursives à l'origine même de l'entreprise encyclopédique,

12. Art. cité, p. 4.

13. Ainsi l'eau, qui se présente dans l'air sous forme de gaz, peut se condenser sous forme de fines gouttelettes formant les nuages et même précipiter en averses. On pourra se reporter à l'article « Invention et innovation » de l'*Encyclopaedia Universalis, Symposium, Les enjeux* t. I, 1990, p. 356-365, 356-365., où Yves Bouligand développe une conception de l'innovation à partir de la métaphore thermodynamique. L'auteur donne l'exemple de l'*interface* entre la phase vapeur et le liquide, dans les conditions ordinaires de pression.

avec ses techniques de conservation, de classification et de transmission des savoirs. La bibliothèque électronique met à la disposition de tous des matériaux utiles pour des assemblages et des montages divers, depuis le simple rangement ordonné selon des rubriques hiérarchisées jusqu'au véritable inédit par intégration et absorption. Illich a montré en quoi la page, à l'époque de la lecture scolastique, devient une surface à l'apparence signifiante, représentative des opérations intellectuelles nécessaires à une appropriation active des contenus. Avec le texte électronique, les contraintes propres au manuscrit et à l'imprimé sont effacées. « Non seulement le lecteur, dit encore Roger Chartier, peut soumettre le texte à de multiples opérations (il peut l'indexer, l'annoter, le copier, le démembrer, le recomposer, le déplacer, etc.), mais, plus encore, il peut en devenir le co-auteur¹⁴. » Dans cette perspective, nous avons mis en place, pour des étudiants, un dispositif didactique d'apprentissage méthodologique qui repose sur cette possibilité d'associer étroitement la recherche documentaire, la lecture sélective, l'activité d'annotation et les différentes opérations permettant de rédiger un texte informé, mêlant l'assimilation spécifique à l'invention créatrice¹⁵. De même, au plan de la recherche, le poste de lecture assistée par l'ordinateur de la Bibliothèque de France met à la disposition du chercheur les outils nécessaires à la documentation et à la création scientifiques.

Avec le développement de ces usages, un autre « vaisseau fantôme » est-il en partance ? Prenons le cas d'un texte uniquement composé, avec les aménagements nécessaires à une certaine cohésion de façade, à partir de fragments déjà existants. Aurions-nous à lire un fantôme de texte, au sens où le terme de « fantôme » peut désigner un objet à l'apparence trompeuse, ou à une assemblée de fantômes, au sens où ce mot désigne aussi les feuillets que l'on mettait dans un rayon de bibliothèque à la place des volumes empruntés ? Un Aristophane se lèverait-il pour dénoncer l'imposture ? Rappelons l'anecdote qui veut qu'Aristophane de Byzance (257-180 av. J.-C.), nommé, en tant

14. *Ibid.*

15. Voir Ducard D., « La « machine à lire » et le *scriptorium* électronique », *Spirale*, n° 28, *Nouveaux Outils, nouvelles écritures, nouvelles lectures*, Lille, 2001, pp. 181-193.

que grand lecteur de la bibliothèque d'Alexandrie, membre du jury des jeux poétiques instaurés par Ptolémée, ait confondu les faux auteurs qui avaient récité des poèmes conservés dans la bibliothèque. Pour prouver le subterfuge, Aristophane alla chercher sur les rayonnages les œuvres, qu'il avait apprises par cœur, dans l'ordre de leur agencement en utilisant la technique de la mémoire selon les lieux.

Supposons maintenant que l'auteur du texte composite ait créé, dans la version électronique du document, des liens hypertexte, signalant ainsi par des marques les renvois aux textes consultés et utilisés. Le lecteur pourrait alors, grâce au maillage établi, accéder à la bibliothèque personnelle de cet auteur et retrouver non seulement les références mais également leur contexte et même plus si le procédé est réitéré. Du coup, c'est le texte d'arrivée qui disparaît derrière la prolifération de ses antécédents. Ann Blair a effectué un travail similaire pour montrer les usages des recueils de « lieux communs » à la Renaissance¹⁶. Elle a mené un examen minutieux de la méthode qui était impliquée par le recours à une « bibliothèque portable personnelle » à travers l'analyse de la composition et de la réception de l'*Universae naturae theatrum* (1596) de Jean Bodin (1529-1596), retrouvant la banque de données (citations, observations, anecdotes, sentences, remarques diverses, listes de mots, définitions) tirées de répertoires divers et ayant présidé à la constitution de l'ouvrage. Pour préciser le rapprochement entre les « bibliothèques portables » que sont les répertoires de l'époque, avec leurs systèmes de tables, de renvois internes et d'index alphabétiques et les réseaux d'hypertextes assortis de divers moteurs de recherche, citons l'exemple donné par Ann Blair des liaisons établies par indexation, à partir d'une anecdote historique, dans le *Theatrum humanae vitae* de Theodor Zwinger (paru en 1565). Elle rapporte que le bon mot de Vitellius Caesar qui, en percevant l'odeur d'un cadavre, déclara qu'il est bon d'humer l'ennemi mort, mais encore mieux d'humer son compatriote, se retrouve sous le terme « odorat » (*index titularum*), sous le terme « plaisir », bien entendu sous « Vitellius

16. Blair A., « Bibliothèques portables : les recueils de lieux communs dans la Renaissance tardive », *Le Pouvoir des bibliothèques. La mémoire des livres en Occident*, sous la dir. de Baratin M. et Jacob Ch., Paris, Albin Michel, 1996, p. 84-106.

Caesar » (*index exemplorum* des personnages historiques) et sous les termes « *hostis* » et « *civis* » (*index rerum et verborum*). L'internaute, quant à lui, est un familier de la « rencontre fortuite sur une table de dissection, d'une machine à coudre et d'un parapluie » (Lautréamont).

L'atomisation, le manque de cohérence et l'absence de validation des informations étaient les défauts majeurs de la méthode des recueils et sont des éléments de la critique parfois adressée à la technique de recherche sur internet. Certains philosophes classiques, tel Locke, recommandaient de compléter la simple collecte par le raisonnement et l'argumentation. Retenons donc la leçon qu'Ann Blair tire de la pratique culturelle du recueil de « lieux communs » :

« Ainsi l'accumulation humaniste de lieux communs peut servir chez certains à une réflexion systématique et longuement mûrie (comme dans les cas de Bacon ou de Montaigne), mais peut céder chez d'autres au pur plaisir de la collection et alimenter une culture de la curiosité et une esthétique de la variété par elle-même¹⁷. »

RECOURIR AU SENS

La bibliothèque dite virtuelle constitue un immense répertoire d'où extraire des formes et des formules à reprendre et à redistribuer, une base encyclopédique où se servir à volonté, un trésor de ressources documentaires et un fonds sémiotique inépuisable. La maîtrise des techniques et des modes d'organisation des savoirs, la méthodologie des différents types de lecture et d'écriture, la conscience épistémologique et la critique sémiologique sont plus que jamais nécessaires. La vertigineuse circulation des énoncés, leur mobilité, leur conversion et leur altération sont nées du projet encyclopédique de la bibliothèque, qui a dû doubler l'effort de thésaurisation par un travail permanent de mise en ordre et d'élaboration continue de nouvelles formes de lisibilité et d'intelligibilité. Il est également dans la nature de toute bibliothèque de générer de nouveaux textes et de nouvelles significations, par la lecture et l'écriture. La bibliothèque électronique ne fait qu'amplifier et accélérer ce mouvement.

17. *Ibid.*, p. 101.

« C'est une encyclopédie sans architecture, vouée à l'accumulation infinie des fragments de réel, de savoir et d'écriture. Un nouveau profil de lecteur se dessine ainsi en creux, préférant le fragment bref au texte long, friand d'une information aussi concise qu'inattendue, cheminant dans la compilation en assumant les aléas d'une succession d'informations hétérogènes, se délectant des effets de sens produits par des contiguités savoureuses, cultivant l'art d'être toujours étonné, surpris, effrayé, amusé. Certes, des connaissances se perpétuent, des informations se transmettent par le biais de la compilation. Mais la profusion de petits traités marque aussi, paradoxalement, la désaffection du public pour les grands textes dont ils dérivent¹⁸. »

Ce portrait d'un nouveau lecteur est-il celui de l'étudiant d'Illich, sans ancrage dans la culture du « texte livresque » ? Si tel est le cas la boucle est bouclée car il s'agit en réalité de l'image que nous présente Christian Jacob du lecteur de la grande bibliothèque d'Alexandrie et dont il nous dit que l'activité intellectuelle reposait à la fois sur la mise en mémoire (la compilation) et l'amnésie (l'oubli des grands textes sous le commentaire, l'érudition, le résumé, la liste et le catalogue).

Au terme de cette mise en perspective de quelques questions d'actualité, je constate que les points abordés sont ceux que nous propose sur ce sujet un guide de l'exposition présentée en 1996-1997 à la Bibliothèque nationale de France et intitulée *Tous les savoirs du monde. L'aventure des encyclopédies de Sumer au XXI^e siècle*¹⁹. Le parcours auquel nous invite ce guide sous la rubrique « De nouveaux outils » passe en effet par les notices suivantes : Numérisation, Hypertexte, Mémoire (art de la), Dictionnaires, Bibliothèque.

« La bibliothèque, comme immense base de données, nous dit encore C. Jacob, se prête à la décontextualisation des énoncés et des bribes de savoir, à leur circulation et à leur permutation. [...] Il s'agit bien de lieux de mémoire où sont stockés des fragments de savoir collectif. On pourrait suggérer une analogie avec la notion contemporaine d'hypertexte, où le lecteur établit

18. Jacob Ch., « La leçon d'Alexandrie », *La Bibliothèque. Miroir de l'âme, mémoire du monde, Autrement*, série « Mutations », n° 121, avril 1991, p. 29.

19. Voir *L'ABCdaire de tous les savoirs du monde*, Paris, BNF-Flammarion, 1996.

des liens entre les énoncés, indépendamment de leur proximité physique dans un lieu réel. L'hypertexte se prête à un reformatage et à une redistribution infinie de l'information, selon des fils conducteurs qui sont tracés par le lecteur lui-même, au fil de la réflexion et de ses questions, mais surtout de sa mémoire²⁰. »

L'hypertexte généralisé renouvelle ainsi l'utopie d'une bibliothèque universelle et l'idéal de l'encyclopédisme. Le lecteur de demain en fera un autre « port du sens » à la condition de préserver le lien entre innovation technologique, culture des textes et mémoire des œuvres.

Dominique Ducard

20. Jacob Ch., « Lire pour écrire : navigations alexandrines », *Le Pouvoir des bibliothèques. La mémoire des livres en Occident*, op. cit.